Document generated on 08/06/2025 7:10 a.m.

Québec français

La francacophonie

Gilles Perron

Number 116, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56118ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2000). La francacophonie. *Québec français*, (116), 25–25.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PAR GILLES PERRON

La *francacophonie*

Dans un monologue où il raconte l'arrivée des Français en terre d'Amérique, Sol évoque les contacts linguistiques entre les « premiers collants » et les « indigents » qui ne « parlaient pas un prêtre mot de la langue ». « C'était vraiment la francacophonie ! » dit-il. C'est un peu l'impression que l'on a lorsqu'on regarde la composition de ce regroupement d'états « qui ont en commun l'usage du français » : la Francophonie.

Sur la cinquantaine de pays membres de cette organisation politique, combien ont le français comme langue officielle ? Combien peuvent affir-mer sans rire que le français est chez eux une lan-gue d'usage hors des ambassades françaises ? Il suffit parfois qu'un individu déclare posséder dans la bibliothèque familiale l'œuvre de Balzac ou de San Antonio pour que son pays soit admis dans la grande famille francophone. Vous connaissez peut-être cette blague / devinette : comment appelle-t-on les francophones de Vancouver ? Robert et Marie ! La blague est recyclable : en changeant les noms, on peut l'appliquer au Vietnam ou à la Moldavie, au Vanuatu ou à l'Albanie. Ces pays, comme bien d'autres, étaient représentés au dernier Sommet de la francophonie, tenu à Moncton, en septembre. Sans doute, le soir venu, loin des micros, y parlait-on autour d'un bon repas de Gaston Miron et de Molière, d'Elvis Gratton ou de Jean-Luc Godard ? Encore heureux qu'on n'ait plus besoin, comme lors des premiers sommets, de recourir à la traduction simultanée.

Au fond, j'exagère. Il n'y a pas eu de cacophonie à Moncton, Chrétien et Chirac étaient sur la même longueur d'ondes : bienvenue à tous, nous ne faisons pas de politique, mais sommes ici pour causer culture (mais si on pouvait, en passant, effacer une dette nationale, ce serait gentil…). Vous torturez chez vous ? Prenez vos aises, ce n'est pas à l'ordre du jour (enfin, ça ne l'était pas avant que les médias l'y inscrivent). Du moment que la torture est un mode de vie, c'est une pratique qui doit être respectée au nom de la diversité culturelle. Aussi longtemps que les massacres perpétrés ne sont pas médiatisés, on peut rigoler un verre à la main, un cellulaire dans l'autre ; de toute façon, qui s'intéresse aux faits et gestes du souriant monsieur Kabila, président d'un Congo qui ne l'était plus et qui l'est redevenu ? Le Togo, le Rwanda ne font pas le poids devant les méchants Serbes ou les troubles au Timor oriental. Et puis, Chirac a confirmé ce que Chrétien nous dit sans que jamais on ne l'écoute : le Canada est un modèle d'harmonie linguistique, où le français et l'anglais cohabitent dans une parfaite égalité. On peut supposer qu'inspiré par tant de beauté, il s'empressera de faire de l'arabe la seconde langue officielle de France.

Monsieur Chrétien a été fidèle a lui-même (est-il nécessaire d'en dire plus ?). Durant le Sommet, on en a beaucoup parlé (du Sommet lui-même, parce qu'à part le fait qu'il ait eu lieu, de quoi se souvient-on ?). Au Québec, on a parfois contesté le choix de Moncton, sous prétexte que le général Monckton a été un des « artisans » de la déportation des Acadiens à partir de 1755. C'est vite oublier que nous avons une rue Wolfe à Québec, une rue Amherst à Montréal… Lucien Bouchard a habilement récupéré les propos de ces fantaisistes déçus que le Sommet apprenne au monde qu'on parle encore français ailleurs qu'au Québec, en parlant d'un « juste retour de l'histoire ». À Québec, c'est une habitude, depuis les premiers mégaspectacles des années soixante-dix, de « reconquérir » régulièrement les Plaines d'Abraham. Comment peut-on penser critiquer la tenue de l'événement à Moncton, lieu hautement symbolique pour les Acadiens, alors que le Sommet précédent a eu lieu à Hanoi, ville où le rayonnement du français est, vous le saviez, constaté à chaque seconde !

Comment appelle-t-on les francophones de Vancouver ? Robert et Marie ! La blague est recyclable : en changeant les noms, on peut l'appliquer au Vietnam ou à la Moldavie, au Vanuatu ou à l'Albanie.

La Francophonie, je persiste à croire que c'est une bonne idée : tous les lieux où la langue française est valorisée trouvent nécessairement leur raison d'être. Il me faut reconnaître que les délégués ont au moins accouché de quelques déclarations de principes, dont celle-ci n'est pas la moindre : « les biens culturels ne sont en aucune façon réductibles à leur seule dimension économique ». J'approuve sans réserve. J'applaudis bruyamment. Et malheureusement, je me dis que même si collectivement, ils ont pu en arriver à dire et même à penser des choses aussi intelligentes, ça n'engage que la Francophonie… et aucun des pays qui en font partie.